

Anthologie de lieux communs dans les poèmes du XVI^e siècle et alentour disponibles sur Gallica, le site Internet de la Bibliothèque nationale de France.

Figure de l'anadiplose.

Textes modernisés suivis des textes originaux,
établis sur les éditions disponibles sur gallica.bnf.fr

Version 4 révisée et augmentée le 14/07/22.

1557

MAGNY

1) *Maîtresse je voudrais...*

1577

DU PRÉ

2) *Pour pleurer à loisir...*

1579

LA GESSÉE

3) *Adieu Paris adieu...*

1597

LASPHRISE

4) *Fallait-il que le Ciel...*

MAGNY, Olivier de, *Les Soupirs*, Paris, Vincent Sertenas, 1557, sonnet LXIX, f° 24r°. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/btv1b8609598s/f59>

Texte modernisé

Maîtresse, je voudrais, je voudrais bien décrire,
 Décrire bien le mal, le mal que j'ai pour toi,
 Pour toi j'endure tant, j'endure tant d'émoi,
 Qu'à la fin tu prendrais pitié de mon martyr.
 Je fais bien quelquefois, quelquefois à ma lyre,
 À ma lyre chanter, chanter quelle est ma foi,
 Quelle est ma foi, hélas ! hélas ! mais je ne vois,
 Comme dire mon mal, car il ne se peut dire.
 Si tu savais Amour, l'amour dont je suis plein,
 Dont je suis plein, hélas ! tu ne voudrais qu'en vain
 J'aimasse si longtemps les beautés de sa face.
 Mais il semble à la voir, à la voir que tu veux,
 Que tu veux ignorer le mal dont je me deulx,
 Afin que pour guérir en aimant je trépasse.

Texte original

*Maïstresse, ie vouldroy, ie vouldroy bien descrire,
 Descrire bien le mal, le mal que i'ay pour toy,
 Pour toy i'endure tant, i'endure tant d'esmoy,
 Qu'à la fin tu prendrois pitié de mon martire.
 Ie fay bien quelque fois, quelque fois à ma lyre,
 A ma lyre chanter, chanter quelle est ma foy,
 Quelle est ma foy, helas! helas! mais ie ne voy,
 Comme dire mon mal, car il ne se peult dire.
 Si tu sçauois Amour, l'amour dont ie suis plain,
 Dont ie suis plain, helas! tu ne voudrois qu'en vain
 I'aymasse si long temps les beautez de sa face.
 Mais il semble à la veoir, à la veoir que tu veulx,
 Que tu veulx ignorer le mal dont ie me deulx,
 Afin que pour guerir en aymant ie trespasse.*

DU PRÉ, Antoine, *Les Larmes funèbres*, Paris, Mamert Patisson, 1577, f° 15r°.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k718105/f37>

Texte modernisé

Pour pleurer à loisir tout le monde je fuis,
 Tout le monde je fuis pour pleurer et me plaindre,
 Et me plaindre tout seul, afin de ne rien craindre,
 Ne rien craindre en mon mal, qui me tire d'ennuis :
 Qui me tire d'ennuis, malheureux, où je suis,
 Où je suis enfoncé jusqu'à l'os qui vient ceindre,
 Qui vient ceindre ma nuque, et ma tête conjoindre,
 Conjoindre étroitement l'un sur l'autre réduits :
 Réduits tous mes pensers maintenant à l'extrême,
 À l'extrême me vois, ma face toute blême,
 Toute blême fait voir et découvre le fond,
 Le fond de mes malheurs, qui me rendent coulée,
 Coulée en languissant ma vie désolée,
 Dans le sein envieilli d'un silence profond.

Texte original

*Pour plorer à loizir tout le monde ie fuis,
 Tout le monde ie fuis pour plorer & me plaindre,
 Et me plaindre tout seul, à fin de ne rien craindre,
 Ne rien craindre en mon mal, qui me tire d'ennuis:
 Qui me tire d'ennuis, malheureux, où ie suis,
 Où ie suis enfoncé iusqu'à l'os qui vient ceindre,
 Qui vient ceindre ma nucque, & ma teste conioindre,
 Conioindre estroictement l'vn sur l'autre reduis:
 Reduis tous mes pensers maintenant à l'extrême,
 A l'extrême me voy, ma face toute blesme,
 Toute blesme fait veoir & descouure le fond,
 Le fond de mes malheurs, qui me rendent coulee,
 Coulee en languissant ma vie dezolee,
 Dans le sein enuieilly d'vn silence profond.*

LA GESSÉE, Jean de, *Les Odes-Satires, et quelques Sonnets*, Paris, Frédéric Morel, 1579, Sonnets, V, p. 30.

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k71295q/f33>

Texte modernisé

A DIEU Paris Adieu, de bon cœur je te laisse,
 Te laisse, t'abandonne, et n'ai plus soin de toi :
 Toi qui sembles aussi n'avoir plus soin de moi,
 Moi qui perds avec toi ma Reine, et ma Maîtresse.
 Maîtresse, qu'ai-je dit ? c'est plutôt ma Déesse,
 Déesse qui me comble et de joie, et d'émoi :
 Émoi comblé de joie alors que je la vois,
 La vois, l'honore, et sers, sans deuil, sans fard, sans cesse.
 Sans cesse puisses-tu son absence pleurer,
 Pleurer, voire toujours en regret demeurer,
 Demeurer, et souffrir l'horreur d'un gros nuage.
 Nuage qui te couvre, à tant que ce Soleil,
 Soleil qui luit sans pair, te montre son bel œil :
 Œil qui donne âme au corps, et lumière à l'ombrage.

Texte original

A DIEV Paris Adieu, de bon cœur ie te laisse,
 Te laisse, t'abandonne, & n'ay plus soing de toy:
 Toy qui sembles aussi n'auoir plus soing de moy,
 Moy qui perds avec toy ma Royne, & ma Maistresse.
 Maistresse, qu'ay-ie dit? c'est plustost ma Deesse,
 Deesse qui me comble & de ioye, & d'esmoy:
 Esmoy comblé de ioye alors que ie la voy,
 La voy, l'honore, & sers, sans dueil, sans fard, sans cesse.
 Sans cesse puisses-tu son absence pleurer,
 Pleurer, voire tousiours en regret demeurer,
 Demeurer, & souffrir l'horreur d'vn gros nüage.
 Nüage qui te couure, à tant que ce Soleil,
 Soleil qui luit sans pair, te montre son bel œil:
 Œil qui donne ame au corps, & lumiere à l'ombrage.

LASPHRISE, Marc PAPILLON de, *Les premières Œuvres poétiques*, Paris, Jean Gesselin, 1597, *L'Amour passionnée de Noémie*, CXXIV, p. 234.
<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k70410t/f260>

Texte modernisé

F Allait-il que le Ciel me rendît Amoureux,
 Amoureux jouissant d'une beauté craintive,
 Craintive à recevoir la douceur excessive,
 Excessive aux plaisirs qui font l'Amour heureux ?
 Heureux si nous avons quelques commodes lieux,
 Lieux où assurément l'Ami fidèle arrive,
 Arrive sans soupçon de quelque âme attentive,
 Attentive à veiller l'action de nous deux.
 Deux beaux Amants unis qui en meurent d'envie,
 D'envie leur Amour sera tantôt finie,
 Finie est la douceur que l'on ne peut plus voir.
 Voir, entendre, sentir, parler, toucher, encore,
 Encore crois-je bien que je ne suis plus ore,
 Ore que ma moitié est loin de mon pouvoir.

Texte original

F *Alloit-il que le Ciel me rendist Amoureux,
 Amoureux iouyssant d'vne beauté craintiue,
 Craintiue à receuoir la doulceur excessiue,
 Excessiue aux plaisirs qui font l'Amour heureux?
 Heureux si nous auions quelques commodes lieux,
 Lieux où asseurément l'Amy fidele arriue,
 Arriue sans sospçon de quelqu'ame attentiue,
 Attentiue à veiller l'action de nous deux.
 Deux beaux Amans vnis qui en meurent d'enuie,
 D'enuie leur Amour sera tantost finie,
 Finie est la doulceur que l'on ne peut plus voir.
 Voir, entendre, sentir, parler, toucher, encore,
 Encore croy-ie bien que ie ne suis plus ore,
 Ore que ma moitié est loing de mon pouuoir.*